

Conditions dialectologiques et anthropologiques de la toponymie et de la microtoponymie du domaine kabyle

Fouidil CHERIGUEN*

Ce texte porte sur une typologie des variations dialectales qui peuvent être de trois types : celles d'un même domaine linguistique (une même langue, au sens large) ; celles relevant de deux domaines linguistiques relativement distincts (berbère – arabe) et enfin, celles relevant des apports individuels et/ou des dénominations officielles. La toponymie et la microtoponymie subissent donc l'influence de ces trois aspects dialectologiques, comme elles subissent aussi celle des données anthropologiques.

Aspects dialectologiques

Variété antérieure versus uniformité actuelle :

Des variantes ayant existé dans le passé d'un ou plusieurs parlers peuvent s'uniformiser avec le temps et aboutir à un même toponyme ou microtoponyme.

Uniformité antérieure versus variété actuelle

Le cas inverse peut aussi se présenter. Le parler kabyle connaît actuellement et dans une même région une diversité d'usage de la particule d'annexion. On constate un toponyme comme *Tizi-Wezzu* avec un *w* prépositionnel, seulement réservé à l'usage de ce toponyme. D'autres toponymes et microtoponymes de même structure morphosyntaxique se réalisent en variantes.

Exemple : *Ighil b wamas* (avec un *b w* prépositionnel au lieu d'un *w* du cas précédent).

La toponymie peut éclairer des éléments dialectologiques et inversement. F. Falc'hun (1970), notait déjà que « la multiplicité des variantes phonétiques (pour désigner des lieux différents) sert la clarté en toponymie, tandis que dans la langue commune elle provoque la confusion ».

Les cas de ce genre sont nombreux en Algérie, citons seulement pour le domaine de l'Arabe dialectal empruntant au berbère le cas de *Taghẓonyt* → *Ghazouet*, *Arẓew*, *Toghza*

Une hypothèse, s'agissant des variantes phonétiques, peut être émise, du moins sur un plan théorique à l'intérieur d'un même pays, le degré de différenciation est relatif par rapport à un centre supposé. Ainsi en Algérie, on peut supposer que plus on s'éloigne du centre vers l'est et vers l'ouest, plus la différenciation s'accroît de manière relativement proportionnelle, en ce sens

* Université de Bejaia

que la variation devient plus importante au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre.

Ce point de vue ne précise pas la nature des éléments variants. Il ne s'agit que du degré d'écart par rapport à un centre réel, ou supposé. Si dans les dialectes, les variantes phonétiques peuvent être expliquées de manière cohérente, tel n'est pas le cas quand il s'agit de toponymes et microtoponymes qui relèvent souvent d'états de langue différenciés.

Trois types de variation

Les différents plans linguistiques sur lesquels portent ces variantes sont de 3 ordres :

Variantes phonétiques :

Elles sont les plus régulières, en ce sens qu'elles portent sur des sonorités correspondantes. Ainsi, le cas de [q] réalisé régulièrement par [k] à Jijel.

Dans les toponymes, les variations sont neutralisées à l'écrit mais peuvent persister dans les usages oraux. Le toponyme kabyle *Ldjemâa* (emprunt à l'arabe dialectal) se réalise avec un *âa* (Basse Kabylie) équivalent de *ae* long (en Haute Kabylie).

Variantes morphologiques :

Si elles sont relativement régulières dans les dialectes, cette régularité apparaît moins en toponymie et en microtoponymie où d'anciennes formes dialectales peuvent être figées. Ainsi, le cas de Tizi-Wezzu est singulièrement illustratif, car dans le dialecte local ne subsiste pas le morphème *ww* comme préposition et en état d'annexion. Cela permet de supposer un ancien *w* actuellement réalisé en *bw* partout dans la région.

Variantes lexicales et sémantiques :

Un même mot, un même nom peut avoir des significés différents selon les parlars et les régions. En fait, il s'agit moins de variation lexicale que sémantique. Les termes polysémiques sont déjà difficilement interprétables en toponymie. L'homophonie, résultant parfois d'une assimilation d'un ou plusieurs éléments phoniques, peut faire aboutir la réalisation d'un nom à celle d'un autre préexistant.

Ce genre « d'homophonie » inhabituelle en langue peut accroître les difficultés d'interprétation pour le toponymiste. Exemple : *Kefrida*, issu du latin *Aqua frigida*.

Variation et modification :

Un relevé des microtoponymes (noms de champs) entourant le village de Tala-Tagout sur un rayon d'environ 3 kms et demi qui donne le chiffre de 37 dont 19 composés et 18 noms simples permet de constater ce qui est plus

qu'une variation : la modification des microtoponymes due à la transcription francisée seule en usage dans les cartes et les cadastres. Les bases les plus rebondantes sont *Abriq* (1), *Alma* (2), *azru* (2), *ayggwad* (4), avec la particule *bu* (3), *iger* (2), *iyil* (3), *tizi* et *aqwir* (1 chacun).

<i>Transcription francisée :</i>	<i>Transcription berbère :</i>
1-Ahriq Ali ou Ayad	1-Ahriq ε-εli Uεeyyad
2-Tihriqine	2-Tihriqin
3-Alma Oudebba	3-Alma Udebba
4-Alma n Daoued	4-Alma n Dawed
5-Azri Nouh	5-Azri n Nuh
6-Tazrouts N Sidi Yahia	6-Tazruṭ n Sidi Yahia
7-Aghgouad N teslent	7-Ayggwad t-Teslent
8-Aghgouad Ouezzar	8-Ayggwad w-wezzar
9-Aghgouad Oufella	9-Ayggwad Ufella
10-Aghgouad Ouchène	10-Ayggwad w-uccen
11-Boubardiouène	11-Bubardiwen
12-Boutouedfine	12-Butwedfin
13-Boughoulad	13-Buyulad
14-Iger L'Caïd	14-Iger l Qayed
15-Tigert Neslama	15-Tigert n Slama
16-Ighil Ouavou	16-Iyil w-wabu
17-Ighil Achera	17-Iyil εecra
18-Tighilt Ouazi	18-Tiyilt Uεezzi
19-Tizi Nechikh	19-Tizi n Ccix
20-Aquouir oumekhnache	20-Aqwir Umexnac
21-Aghoubbar	21-Aywbubar
22-Azebbache	22-Azebbac
23-Athiq	23-Aεtiq
24-Ilougane	24-Ilggwan
25-Irsène	25-Irsan
26-El-Mers	26-Lmers
27-Lemjenah	27-Lemjenneh
28-Lefdikh	28-Lefdix
29-Louda	29-Luda
30-Nezla	30-Nnezla
31-Talfant	31-Talfant
32-Tasgount	32-Tasgunt
33-Tamadayt	33-Tamadayt
34-Tamazirt	34-Tamazirt
35-Takroumbalt	35-Takrumbalt
36-Tizrifits	36-Tizrifiṭ
37-Ti'inesrine	37-Tiεinesrin

L'interprétation de ces microtoponymes peut être envisagée comme suit : *Abriq* « maquis, boqueteau » selon Dallet (p.338) ; féminin, *tabriqt*, féminin pluriel, *tibriqin*. En berbère, dans beaucoup de cas, le féminin d'un nom constitue aussi son diminutif. *Tibriqin* signifie donc « petites parcelles ». *Abriq* est suffixé de *ε-εli Uɣyad*, anthroponyme, « Ali fils de Ayad ».

Alma, « prairie » suffixé à *u debba*, « du hérisson », nom complètement tombé en désuétude, jamais en usage dans la région où il est dit *inisi* aujourd'hui, pour ne survivre que dans d'autres régions (à Amizour, par exemple). *Alma n Daoud*, « prairie de David », anthroponyme.

Azrinoub, est décomposable en *azru*, « rocher » et *Noub*, « de Noé ». Au *u* final du mot s'est substitué un *i* qui en facilite la réalisation phonique du composé. Ce nom a pour féminin *Tazruts*

(*n Sidi Yabia*), « roche (de Saint-Jean) ».

Le nom *ayggwad*, « grand champ labourable » préfixe *n teslent*, « du frêne », *wezrar*, « argileux » et *ufella*, « du haut, situé en amont ».

La particule *bu* dans les noms géographiques signifie « lieu, endroit de... », d'où *Bubardinven*, « endroit aux bâts d'ânes, de mulets » ; *Bu twedfin*, « endroit aux fourmis », *Bu (i)ghbulad*, « lieu encéint de murettes de pierres sèches » (Dallet) et *Bu (i) zerman*, « lieu aux serpents ».

Iger (Lqaïd) qui a pour féminin et diminutif *Tigert (n Slama)* signifient respectivement « champ du caïd » et « petit champ de l'abondance ». Il existe une variante en kabyle *ager* (latin *ager*), (cf. *Toponymie algérienne des lieux habités*).

Iyl dont le féminin et diminutif est *tïyilt* qui préfixe *wabu* ? (opaque) et *εcra* « des dix ? » pour le premier et *u εεzzzi*, du « moineau » pour le second, signifie, ici, « colline en forme de bras ». Ce nom signifie littéralement bras (cf. *Toponymie algérienne des lieux habités*).

Tizji, « col, défilé » préfixe *n coix*, « du cheikh » et *aqwir*, « petit jardin » est la base d'un seul nom *umexnac*, anthroponyme et nom de tribu dont la signification est opaque.

S'agissant des noms simples, les microtoponymes (noms de champs) sont les suivants : *Aywbbar*, « lieu au fumier », *Azëbbac*, « Brome. Latin, *Bromus mollis* » (Trabut, p.50), *Astiq*, (opaque), *Ilgwan*, du verbe *lwu*, « récolter les figes », « lieu de récolte (et de séchage) des figes ». *Irsen* et *Lmers*, du verbe *ers*, « terrains en pente, en contrebas », le deuxième nom comportant un *l* initial d'origine arabe. Il en est de même pour *Lemjenneb*, qui signifie « terrain en biais », et *Lefdix* ? (opaque), ainsi que *Luda* qui signifie « plaine ».

Nnezla est un emprunt à l'arabe du verbe NZL, « descendre », forme arabe de *irsen*, *lmers*, « terrain en pente » même signification pour *Tasgunt* (cf. *irsen* et *lmers* ci-dessus). *Tamadayt*, nom de plante, « broussaille ». *Tamazirt*, « pré ». *Takrumbalt*, de *lekremb*, « chou sauvage ». *Tizrifits*, « terrain sec ». *Ti'inesrin*, « les petites sources » et enfin, *Tibriqin*, « petits maquis, boqueteaux ». *Tiberracin*, peut être de *Harba*, « endroits à la bourrache ».

Aspects anthropologiques

Les données géographiques et anthropologiques se conjuguent dans la formation et l'application du nom (propre). Nommer un lieu, c'est le socialiser : c'est le partager et le faire exister autrement pour d'autres et pour soi-même, c'est le faire devenir un lieu *commun* au double sens du terme : lieu qui réunit et lieu banalisé, à cette différence que c'est le nom qui devient banal, courant, c'est-à-dire susceptible d'usage pour tous, tous ceux qui y reviennent, les sédentaires. Plus un lieu est socialisé, commun, plus il implique un nom propre.

C'est la sédentarité qui fonde la désignation toponymique, tout comme la durée (l'histoire de l'individu socialisé) fonde l'anthroponymie. La notion d'espace-temps devient pour l'homme la base de la culture du nom propre. Le nom, pour s'individualiser, se redéfinit dans un consensus implicite des membres d'une communauté : ce qui le fait passer du stade de nom commun à celui de nom propre. Il s'applique alors de façon inchangée à ce lieu unique, commun à tous. Je veux parler ici de cet espace commun à tous ceux qu'une communauté adopte et reconnaît comme siens par identification.

Ce sont les contacts de langues et de parlers qui sont à la base des désignations toponymiques et anthroponymiques. L'élément conservé l'est sous forme de substrat : c'est cela qui pose problème au toponymiste. De façon générale, on peut dire que c'est la variété des langues et des vocabulaires en contact qui rend opaque la souche la plus ancienne qui continue à exister sous une forme à la fois constante (des noms, des éléments radicaux peuvent persister) et transformée (car des éléments morphologiques relevant des langues vécues plus tardivement peuvent s'y être ajoutés). Le problème posé par le substrat (cf. V. Bertoldi) n'est pas près de trouver sa solution. Cela suppose néanmoins que trois disciplines sont intimement liées quand il s'agit d'intervenir en toponymie ; ce sont : l'histoire, la géographie et la dialectologie.

L'histoire, entendue comme l'ensemble des données symboliques d'une communauté, constitue les conditions générales qui expliquent les codifications des valeurs mais aussi des bases linguistiques ; la géographie concerne directement les conditions d'espace, et particulièrement d'espace nommé, c'est-à-dire délimité et individualisé pour faire l'objet d'un nom propre. Et c'est l'étymologie qui explique ces transformations de mots servant à nommer.

S'agissant de substrat, pour la Kabylie, c'est la souche Libyque que les documents historiques permettent de retenir comme la plus ancienne. Elle paraît être la première à pouvoir exprimer les conditions de relief et de végétation propre à cette région. Elle survit au temps parce que l'individualisation historico géographique a favorisé le maintien essentiel du domaine Libyque, souche la plus anciennement connue du berbère actuel et de l'un de ses parlers ou grands dialectes, le kabyle. Le fait que le vocabulaire se soit renouvelé au cours des siècles ne semble pas beaucoup altérer les plus anciens toponymes parce que, jusqu'à un temps relativement récent, les traditions, les us et coutumes principales de la Kabylie, la vie montagnarde ainsi que les cultures et la végétation ont été jalousement conservées en dépit des

invasions nombreuses qu'à connu le Maghreb et d'une modernisation des procédés agricoles et de l'habitat.

Les conditions de relief et de langue s'y ajoutant, cela a contribué à l'apparition et au maintien d'une individualité propre que la toponymie ne manque pas de constater.

Nous n'insisterons pas beaucoup sur l'organisation sociopolitique de la Kabylie ancienne (le lecteur se reportera à notre ouvrage, *Toponymie algérienne des lieux habités*, 1993, Epigraphe, éd.). Disons seulement qu'elle est de type agnatique, familiale (famille élargie), tribale. Les tribus se regroupent à leur tour, en confédération. Cependant, l'unité sociopolitique de base reste le village (*taddart*), lui-même composé de plusieurs *kharouba* (kabyle, *taxerrubt*), « quartier », traditionnellement lieu de vie d'une famille (ou plusieurs) élargie aux agnats. L'organisation villageoise est de type démocratique, une démocratie gentilice, régie par l'assemblée de village (d'où sont exclues les femmes au siège direct, mais représentées par leurs proches parents) où prédomine un pouvoir gérontocratique.

L'apparition du kabyle en tant que langue est liée à celle des autres langues et parlers berbères avec lesquels il partage une unité et une identité syntaxique incontestable ainsi qu'un fond lexical commun. Des emprunts ont cependant été faits de manière relativement massive à l'arabe classique à travers le Coran d'abord, puis, plus tard, par le moyen de l'arabe dialectal, plus proche syntaxiquement et phonétiquement du berbère. La toponymie de la Kabylie en est largement influencée. Toutefois, des apports beaucoup plus anciens remontant jusqu'à l'ancien égyptien (à l'araméen) peuvent être constatés, sans parler des lexiques punique et latin, ce dernier beaucoup plus tardif. Citons l'exemple de *iger*, *ifires*, *ifilku*, respectivement du latin *ager*, *pirus*, *falco*, souvent repérables en toponymie et microtoponymie du domaine kabyle. Mais beaucoup de mots considérés comme des emprunts du kabyle à l'Arabe peuvent dériver d'un fond beaucoup plus ancien, de l'ancien égyptien par exemple.

Il en résulte que les données dialectologiques et anthropologiques ne servent pas la toponymie de manière parallèle ou égale. Ces deux sortes de données peuvent se compléter comme elles peuvent se contredire. Car si la dialectologie moderne, d'inspiration linguistique privilégie la synchronie, c'est sur la méthode historique, donc diachronique, que repose l'anthropologie.

Références bibliographiques

BERTOLDI (Vittorio), « Problèmes de substrat », Bulletin de la société linguistique de Paris.

DALLET (Jean-Marie), Dictionnaire kabyle-français, SELAF, 1982, Paris.

FALCHUN (François), avec la collaboration de Pierre Tanguy, Les noms de lieu celtiques, 2^{ème} série, problèmes de doctrine et de méthode, noms des hauteurs. Editions armoricaines, Rennes, 1970.

CHERIGUEN (Foudil), Toponymie algérienne des lieux habités (les noms composés), Epigraphe, Alger, 1993 et « Anthroponymie et désignation de l'environnement politique », Mots, n°39, CNRS, Paris, 1994.